Document généré le 19 juil. 2025 10:39

XYZ. La revue de la nouvelle

Tête de Turc

Thomas Ören-Steffens

Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3899ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ören-Steffens, T. (1993). Tête de Turc. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 53–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

TÊTE DE TURC

THOMAS ÖREN-STEFFENS

Ça lui en prenait un, j'imagine: un souffre-douleur. Une tête de Turc. Évidemment, j'étais tout désigné pour remplir cette fonction: lui, Émilien, moi, Akif, ma mère avait beau m'habiller de la tête aux pieds à l'allemande, et mon père ne parler avec moi que le bavarois, entre le cousin Émilien de Toulouse et le fils de la cousine d'Istanbul, le plus turc des deux, c'était moi, effectivement. Là-dessus, il n'y avait absolument rien à redire.

Aussi s'acharnait-il, chaque fois qu'il nous rendait visite, sur le petit Akif de Munich.

Parfois, c'était par des blagues idiotes sur la couleur de mes yeux qu'il commençait, surtout quand j'étais plus jeune. Il me disait, en reculant soudain comme si j'avais la peste: « Mais ta mère a oublié de te laver les yeux, ce matin ! T'as les yeux sales, Akif ! Jamais vu des yeux aussi noirs... »

Les premières fois, ça m'avait fait pleurer. Puis maman m'avait expliqué qu'il blaguait, le cousin Émilien. Alors, je l'avais trouvé bête, tellement bête que la fois d'après, ça ne me faisait déjà plus de peine. Ça me mettait simplement en rogne. Mais j'essayais de ne pas trop le montrer: pourquoi lui aurais-je fait ce plaisir, après tout ? Car c'était bien ce qu'il cherchait, me faire enrager. Alors, quand avec l'insulte des yeux noirs il n'arrivait à rien, il passait à l'odeur de mes cheveux, noirs aussi, il va sans dire, et puis au fameux trio de boutons que j'avais toujours le malheur d'arborer quelque part entre les deux oreilles, le front et le menton, surtout vers l'âge de douze, treize ans. Et quand ça non plus, ça ne provoquait pas l'effet espéré — car je m'étais préparé à sa visite et j'étais bougrement blindé contre cet idiot d'Émilien —, il

terminait le supplice par une remarque sur le quotient intellectuel des Turcs en général et le peu de charme qu'ils possédaient, surtout les hommes, et puis, mine de rien, il lançait « À propos, Akif, t'en as combien, maintenant, des *petites amies** ? », alors qu'il savait pertinemment que mes parents étaient beaucoup trop sévères pour que j'arrive à me faire une seule « *petite amie** », comme il disait en français. Ces trois syllabes-là, « ptitami », sonnaient à mes oreilles comme un mot tabou, un mot savant, un terme de médecine qui aurait désigné la pire des tares dont un adolescent turc vivant en Bavière puisse être affligé: toujours pas de «ptitami».

Mais on ne souffre pas éternellement de ne pas vivre entouré d'un harem, et une fois que je fus confortablement installé dans la quinzaine, expert en frôlements et vols de baisers, champion de foot, premier de classe, teint rosé, Émilien et ses blagues débiles pouvaient bien aller se rhabiller: j'étais largement au-dessus de tout ça.

Et c'est là qu'il raffina le procédé.

Il attendait que je sois complètement absorbé dans une activité quelconque, ne faisant plus attention à lui, et alors il se plaçait tout près de moi et se mettait à me dévisager. J'avais beau être concentré, ça se sent, ces choses-là, un regard qui vous fixe, deux yeux qui vous transpercent, alors venait un moment où, dérangé par je ne savais trop quoi, je levais la tête.

Chaque fois, je sursautais: il se tenait là et me regardait avec une telle insistance, les yeux écarquillés, exorbités. Et chaque fois je tombais dans le panneau, m'affolais, tournais la tête en tous sens, demandais: « Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? »

— Rien, répondait Émilien sans sourciller, l'air tout à fait méprisant.

— Mais pourquoi me regardes-tu comme ça ? demandais-je chaque fois — pauvre tête de linotte — avec la même innocence.

Et alors, comme une gifle, il me lançait à la figure ces deux phrases qui avaient le don de me faire sortir complètement de mes gonds, il les prononçait avec un accent français archi pointu, les

---

* En français dans le texte.

lèvres pincées, regardant de haut ce Turc bavarois qui ne lui allait pas à la cheville: « *Un chien regarde bien un évêque*», professait-il avec un détachement superbe, « *et l'évêque se fâche pas**... »

Paf.

Ça, je trouvais ça insultant. Allez savoir pourquoi, *ça*, j'étais incapable de l'avaler.

Chaque fois, je tombais dans le piège, et chaque fois je réagissais de la même façon quand je me retrouvais piégé, les oreilles bourdonnantes de cette phrase insensée pour laquelle il n'y avait aucun équivalent dans les deux langues que je connaissais bien, l'allemand, le turc: je piquais une colère à tout casser, faisais table rase de ce qui se trouvait devant moi, claquais les portes, dévalais l'escalier en criant que je ne voulais plus jamais entendre cette phrase de cul, cette phrase de merde...

Combien de fois m'a-t-il poussé à bout avec son chien et son évêque...?

On peut dire que le règne du cousin Émilien dura en tout et partout une bonne dizaine d'années. Oui, environ une décennie. Une décennie et un soir de trop. Un soir, les yeux plus noirs et plus grands que jamais (*Pek Büyük Gözlerim*), je l'ai vu venir, le cousin, avec son cabot et le monseigneur imberbe, et j'ai sorti, décontracté comme tout, la seule réplique que son dicton stupide méritait. J'ai dit: « *Ne* *... »

Les yeux d'Émilien se sont écarquillés encore davantage, mais d'étonnement, cette fois.

— Quoi ? répétait-il comme un imbécile, hébété. Qu'est-ce que tu dis ? quoi ?

— *Ne**...

— Quoi, « *ne** » ? !

Je le regardai d'un air plein de compassion: « *Un chien regarde bien un évêque*, dis-je, la bouche un tantinet en cul de poule, *et l'évêque ne se fâche pas**, c'est comme ça qu'on doit dire en français... »

---

* En français dans le texte.

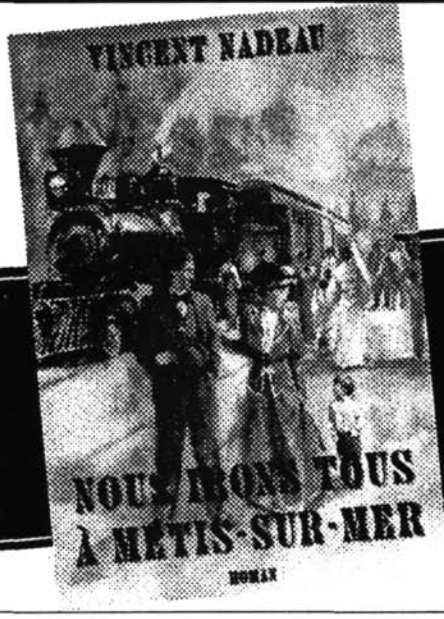
Alors, sans un mot, je vous jure, il tourna les talons et, probablement aveuglé par la colère, il ne remarqua pas que la porte-fenêtre était fermée: il la traversa comme un bolide, vacilla et s'effondra; tomba, tel un sac de sable, au pied de la porte vitrée. La tête alla doucement cogner contre le cadre de métal.

Ses yeux verts restèrent ouverts et lorsque je m'approchai de la porte, je vis qu'ils me fixaient. « Wouf! wouf! », lançai-je en direction d'Émilien avant de décrocher le téléphone pour appeler une ambulance. Il me fixait effectivement comme un chien. Mais je ne m'en offusquai pas le moins du monde. Mais alors là pas du tout.

Traduit de l'allemand
par Diane-Monique Daviau

XYZ

L'AMOUR AU TEMPS DES LOCOMOTIVES



LE ROMAN DE L'ÉTÉ

UNE FRESQUE HISTORIQUE ENLEVANTE !

320 p., 19,95 $

XYZ éditeur